

le monde libertaire

rédaction
administration
3 rue ternaux
75011 paris
tel: 805 34.08
ccp publico
1128915 paris

N° 298 JEUDI 25 JANVIER 1979 3 F



hebdomadaire

Organe de la Fédération Anarchiste

(Adhérente à l'Internationale des Fédérations Anarchistes)

L'E.T.A. POUR OU CONTRE L'ETAT ?

Si les actions violentes développées par l'ETA en Espagne sont à l'image du terrorisme, il n'en est pas moins vrai qu'il faut les dissocier, aussi bien idéologiquement que fonctionnellement, des autres terrorismes, tels la « bande à Baader » allemande ou les Brigades rouges italiennes. Cette différence est due à l'identité même du peuple basque qui fait que l'organisation séparatiste n'est pas marginalisée mais, qu'on le veuille ou non, partie intégrée à la population.

Pour comprendre ce fait, il suffit de se pencher un peu sur les caractéristiques ethnologiques et culturelles du peuple basque. Comme pratiquement toutes les minorités ethniques, les Basques ont subi et subissent encore l'écrasement et la négation de leur identité culturelle par les Etats en place. Au pays basque (français et espagnol), la langue, les coutumes, les traditions séculaires sont trop profondément ancrées dans la population pour que les atteintes portées à leur intégrité, qui à long terme provoqueraient la disparition de l'ethnie, engendrent un processus d'autodéfense, pas seulement au niveau de la population, mais aussi au niveau de l'individu lui-même.

La structure de la société basque est une structure de clan. Les « familles » jouent un rôle considérablement écrasant aussi bien sur la vie politique que sur l'individu. A l'intérieur de la famille règne l'autorité du chef, garant de l'intégrité familiale, et si les petites révoltes internes ne sont pas rares, il n'en est pas moins vrai que l'éducation reçue et la tradition font se ressouder les morceaux. On a vu, il n'y a pas si longtemps, dans un petit village du pays basque français, un grand-père interdire à son petit-fils d'aller à l'école, la langue parlée étant le français, sans que le père de l'enfant ne puisse intervenir. La langue basque est la plus grande garantie de la culture et le lien entre les individus.

C'est cette structure de clan qui a permis à la culture basque de ne rien perdre, contrairement à d'autres ethnies qui ont beaucoup de mal à renaître aujourd'hui. C'est cette structure de clan qui permet aussi de voir le peuple basque comme une entité. Les haines ancestrales entre familles disparaissent face aux attaques étrangères pour se reformer une fois le danger disparu.

C'est l'empreinte du nationalisme, le souci de garder le patrimoine culturel intact, le souci de garder cette autorité familiale évitant ainsi la dispersion des individus et par là même la mort de la langue. Il est évident que l'oppression franquiste sur le pays basque n'a fait que renforcer ce nationalisme et l'a poussé à s'organiser. On comprend pourquoi l'ETA, dont les militants sont issus de ces familles, trouvent au sein de la population basque la protection que n'ont jamais rencontrés d'autres terrorismes. Et s'il suffit de supprimer Baader pour supprimer le terrorisme allemand, il n'en est pas de même avec l'ETA qui, malgré le nombre toujours croissant de ses militants emprisonnés, continue son action avec la même vigueur.

Cette volonté de garder l'identité culturelle, se caractérise par le refus dans toutes les consultations faites auprès du peuple basque par le gouvernement espagnol :

— référendum pour le projet d'autonomie du pays basque espagnol : une moyenne de 70% pour l'autonomie, avec une abstention de 47% en moyenne, allant même jusqu'à 56% dans les provinces de Biscaye et de Guipuzcoa.

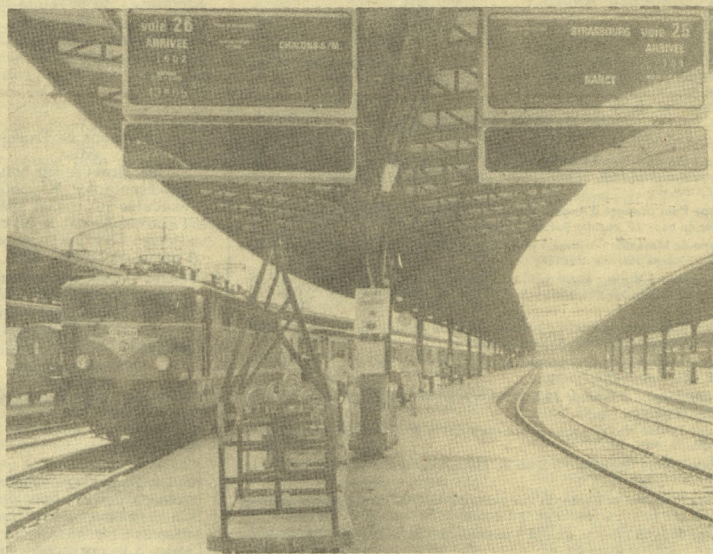
— vote pour la constitution espagnole : 48% d'abstention, le plus fort taux de toute l'Espagne.

Quoi de plus révélateur sur le soutien que peut trouver l'ETA dans les provinces du nord. Et si les manifestations antiterroristes ont connu un relatif succès à l'appel du PNV (parti nationaliste basque, modéré) et des organisations politiques nationales, les manifestations de soutien à l'ETA regroupent autant de monde, cela malgré les interdictions. Mais les effets de rues sont peu significatifs et n'entraînent aucune statistique valable, la majorité silencieuse n'étant silencieuse qu'en apparence ; et cette discrétion caractéristique ne peut être assimilée à de l'indifférence, mais reflète bien l'état de siège dans lequel est plongé le pays basque.

La branche politique et la branche militaire de l'ETA, dont les divergences ont permis un temps un flottement dans l'action de l'organisation, devant la nécessité et par souci d'efficacité, se sont bientôt réunies en une seule tendance, politico-militaire celle-là, avec comme objectif la lutte intensifiée contre l'état espagnol, pour un Etat basque.

Le nationalisme à outrance, issu de la tradition elle-même, joue un rôle considérable dans la vie politique espagnole tout entière. ETA veut tuer l'hydre étatique espagnole et, comme le veut la légende, n'y parviendra pas en coupant des têtes une par une, les têtes coupées

USAGERS, CHEMINOTS ACTION DIRECTE CONTRE LA LIQUIDATION D'UN SERVICE PUBLIC



repoussant en multiple de dix. L'Etat espagnol essaie, lui aussi, de tuer l'hydre basque et ses chances d'y parvenir ne sont pas plus grandes que celles de son adversaire, et il le sait. Mais l'important est de maintenir cet équilibre, de polariser la vie politique sur les provinces du nord et de faire des lois applicables à l'ensemble du pays (loi anti-terroriste), en bref, sous couvert de démocratie et de libéralisme, de conserver le franquisme.

C'est dans cette course à la destruction qu'on a pu voir, après l'attentat qui coûtait la vie au gouverneur militaire de Madrid, Ortin Gil, le militant basque Peixoto subir le même sort quelques jours plus tard à St-Jean de Luz.

Dans ce petit jeu, c'est l'Etat espagnol qui gagne, alors que le peuple basque à tout à perdre ainsi que le peuple espagnol dans son entier. Dans la construction d'un Etat basque, l'ETA

joue le rôle d'une armée de libération nationale et, par ce fait, n'appartient plus tout à fait au terrorisme. L'ETA est en train d'embarquer le peuple basque dans une voie qui n'est peut-être pas la sienne, une voie qui ne se borne pas à préserver l'ethnie basque, mais à instaurer surtout un nouveau pouvoir d'Etat, avec tout ce que cela comporte d'oppression à venir. Par ce seul fait, l'ETA cautionne l'Etat « franquiste ». Le peuple basque se doit de réfléchir à ce qu'il est en train de mettre en place. L'Etat basque est-il seul capable de préserver l'ethnie, ou n'est-il pas plutôt déjà l'enjeu d'individus avides de pouvoir ? N'est-il pas possible, au prix de quelques concessions, de lutter pour l'émancipation de tous les peuples, et ne pas ouvrir une plaie supplémentaire en créant un nouvel Etat, avec sa police, son armée, ses prisons, etc. ?

ETCHEAREGUI

AVIS

Le problème basque est à l'ordre du jour. Pour compléter l'article paru ci-contre, le secrétariat aux Relations Internationales fera paraître la semaine prochaine le texte concernant le « problème national basque », adopté lors de la réunion régionale des syndicats CNT du Pays Basque, et publié dans *Euzkadi Confederal*, organe régional de la CNT du Pays Basque.

Le secrétariat
aux Relations Internationales

* * * *

Jeudi 1^{er} février

LA DROGUE

Supplément 4 pages

POP. 2520

en bref...en bref...

Le comité Larzac de Meulan les Mureaux organise une soirée de projections et de débats sur la lutte des paysans du Larzac, salle Pierre de Coubertin aux Mureaux, le 2 février à 21 h. L'important est de participer.

L'armée tue... non seulement en cas de guerre, grèves ou insurrections, mais également dans ses propres rangs.

Le 24 juillet dernier, Thierry Pettes, appelé dans la marine, décédait à la suite d'une intoxication des bronches, due à un gaz toxique. Ses parents refusent la thèse de la fatalité et considèrent que la responsabilité de l'armée est engagée.

Les questions qu'ils se posent ne seront sûrement jamais résolues par l'armée. Et ce « fait divers », si minime aux yeux de l'armée qui a droit à un certain pourcentage de pertes, dont les grands moyens d'information ne parlent pas (même *Qui police* reste silencieux), nous montre que l'armée reste... l'armée : support de l'Etat, du capitalisme, et, partant de là, pouvant tuer sans fournir d'explication.

Le groupe de Grenoble informe que Claude Francillon, renvoyeur de livret militaire, passera en jugement devant le tribunal correctionnel de la ville le 30 janvier à 14 h. Venez nombreux le soutenir dès 13 heures.

Depuis le mois de juin dernier, 40 personnes ont renvoyé leurs livrets militaires, dans la région de Grenoble. Nous invitons les personnes désirant renvoyer leur livret à prendre contact avec nous par l'intermédiaire de Publico.

* * *

Le comité antinucléaire du 15^e arrondissement de Paris, face aux nouvelles menaces du programme nucléaire mené par l'Etat (projet de Nogent), appelle à se joindre à lui pour mener une campagne d'autoréduction des tarifs EDF. Pour tous contacts : Groupe libertaire E. Varlin 3, rue Ternaux, Paris 11^e.

* * *

A partir du 29 janvier à 18 h 30, dans l'émission de Madeleine Ricco sur France-Culture, vingt demie heures consacrées à la lecture du *Pain quotidien* et des *Damnés de la terre* de Henry Poulaille. Le 26 janvier, entretien avec l'auteur, à cette même heure.

* * *

Le syndicat CNT du personnel des Assurances de la région parisienne informe tous les camarades intéressés qu'il tient ses permanences les 1^{er} et 3^{es} jeudis de chaque mois, de 17 h 30 à 19 h, au siège de la 2^e Union Régionale CNT, 39, rue de la Tour d'Auvergne Paris 9^e.

Franchement, c'est pour quand l'année de la sociale ?

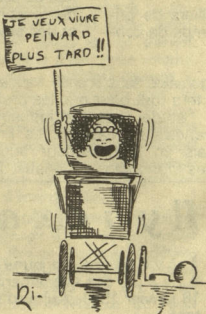
APRÈS l'année de la femme, voici venue l'année de l'enfance. D'ores et déjà, nous pouvons prévoir que l'an 2000 sera l'année de la religion avec, comme cadeau-surprise, une petite inquisition sur le dos, animée par sa très gracieuse sainteté Jean-Paul deuxième du nom, à moins que d'ici là on en soit au vingtième, vu qu'on meurt très vite au Vatican. Avec 21 ans d'avance, je voudrais faire un souhait, en demandant, vu que le pape vient d'un pays de l'Est, si dans les tribunaux correctionnels, on pourrait pas remplacer le traditionnel christ crucifié, par un portrait de Staline. En effet il me semble que cela ferait plus réaliste... en espérant bien sûr que le Vatican lise *Le Monde Libertaire*... Merci.

Hormis ces propos sur la curieuse, qu'on a tendance à oublier, vient de s'ouvrir l'année de l'enfance. Pas de l'enfant, de l'enfance en tant que classe à matraquer. Nous savons tous que pour les pédagogues officiels, l'enfant n'est qu'un prétexte sur lequel sont projetés toutes les spéculations économiques de l'Etat. En fait, l'enfant n'est qu'un champ d'application afin que l'Etat puisse perfectionner ses moyens de répression en vue d'une bonne intégration de cet enfant dans la hiérarchisation sociale, en essayant d'éviter au maximum la sinistre salle carrelée des commissariats pour ne pas trop heurter la conscience des cathos humanistes, comme ils disent. Depuis que Thorez et Marchais ont tendu la main aux chrétiens, « électoralement parlant », pour le pouvoir, les cathos ne sont pas toujours dans la poche.

Mais les rapports Etat-enfants ne s'arrête pas au seul domaine de la pédagogie, car l'enfant est devenu l'argument majeur légitimant les actes de l'Etat aux yeux des bonnes consciences à une époque où la pensée est beaucoup plus régie par l'émotivité que par la raison. L'enfant est donc devenu un prétexte validant les pires atrocités des Etats. Mais les rapports Etat-enfants ne s'arrête pas au seul domaine de la pédagogie, car l'enfant est devenu l'argument majeur légitimant les actes de l'Etat aux yeux des bonnes consciences à une époque où la pensée est beaucoup plus régie par l'émotivité que par la raison. L'enfant est donc devenu un prétexte validant les pires atrocités des Etats. Mais les rapports Etat-enfants ne s'arrête pas au seul domaine de la pédagogie, car l'enfant est devenu l'argument majeur légitimant les actes de l'Etat aux yeux des bonnes consciences à une époque où la pensée est beaucoup plus régie par l'émotivité que par la raison. L'enfant est donc devenu un prétexte validant les pires atrocités des Etats.

C'est par les enfants que les Etats justifient leurs pires cruautés, à une époque où les mass-media vident de leurs tragédies internes les manifestations de l'oppression étatique, et par moment, quand l'Etat sent que la conscience des individus lui échappe, il joue sa dernière carte, à savoir « l'émotivité » et l'enfant. Certes, il ne faut pas martyriser les enfants mais s'en servir pour légitimer les crimes de l'Etat est la preuve d'un cynisme atteignant à son apogée. Et tous ces enfants qui meurent à cause des Mirages français et autres, cela on n'en parle pas parce que ce ne sont pas des enfants de Français et que cela irait à l'encontre des intérêts économiques de l'Etat si l'on

s'apitoyait sur leur sort. Plus que jamais la pensée de Bakounine doit avoir de l'actualité lorsqu'il déclarait : « L'enfant n'appartient ni à l'Etat ni à ses parents, mais à sa seule liberté ». Quoiqu'il en soit, ce cynisme des Etats est une des dernières cartes que joue l'Etat afin de contrôler les esprits. De la répression brutale au chantage psychosocial, les gouvernants auront usé de tous les moyens possibles et imaginables afin de détruire la parcelle de conscience pouvant exister en chaque individu.



Alors vous comprenez que l'année de l'enfance, on s'en fout lorsqu'on voit quelle est la finalité d'une telle action. Les beaux discours de nos phrasistes professionnels à l'ONU ou à l'Unesco, n'intéressent personne hormis les requins attirés par l'appât du gain et du pouvoir. L'émancipation est ailleurs, et non dans toutes ces mascarades dont le but essentiel est de dévier l'esprit des individus de leur réalité quotidienne qui n'est guère au beau temps, mais par bien des aspects tendrait vers l'orage et pourquoi pas vers la tornade...

Frantz OLLIVIER
(Gr. Cadillac)

Chez les loufoques

Dans la rubrique « Débat » de *L'école émancipée* (5 janvier 79) figure un article « Du côté du trotskysme » qui expose, dans le jargon traditionnel cher aux groupuscules gauchistes, les divergences pouvant exister entre la LCR et l'OCI. La IV^e Internationale serait en crise : « elle fonctionne aujourd'hui comme une organisation hyper-hiérarchisée avec tendance à la cristallisation ». Quant à l'OCI « elle passe à côté des nouveaux terrains de conscientisation de l'après-68 ».

L'auteur de ce galimatias serait partisan de revenir au Trotsky qui combattait en 1904 les thèses de Lénine formulées dans *Que faire*. Et voici sa conclusion éblouissante : « les trotskystes se doivent de faire revivre l'esprit de Kronstadt ». Que penserait le « Vieux » de tels propos, lui qui fut grand pourfendeur d'anarchistes, bourreau de l'Ukraine makhnoviste et bourreau de la Commune de Kronstadt!

L'auteur fait suivre sa signature de cette formule : « membre trotskyste libertaire de la IV^e Internationale ». Après le marxisme-libertaire, l'anarchisme, le marxisme, le trotskysme libertaire ? Une histoire de fous!

J.B.

Arbeit macht frei

TRAVAIL MÉDAILLE FUNÉRAILLES

ou les leurres de la fausse nécessité...

MALGRÉ les grands efforts des pouvoirs, dans tous leurs Etats, pour éroder et dénatuer tant d'objets ou de sujets échappant pourtant à la notion même de valeur, il se trouvera toujours des énergumènes - nombreux - pour s'insurger aussi contre cela. Travailler... ou être fainéant! Mais s'il fut une époque où le privilège de ne « rien faire » - c'est déjà quelque chose - était réservé aux rois du même nom, nous revendiquerons ce droit-là aussi et renverserons la vapeur, dénonçant les seuls vrais parasites...

Il est tout de même étonnant - serions-nous seulement à l'aube de cette « conscience qui nous consacre premier ministre de l'univers » - scandaleux même, de constater, échappant à l'habitude, l'aberration quotidienne du travail, ce marché qu'il est devenu, cette foire. Eh oui! Enfoirés que nous sommes ; mais devant un bétail décidé le maigron fuit ou se fait piétiner malgré son savoir-faire.

Huit heures de travail sur vingt-quatre d'une journée nécessitant huit autres heures - un minimum exigible - pour dormir, quatre pour bien gérer ses repas (bien préparer, bien mastiquer : cf. dossier Santé, Ml n°295), une bonne heure toujours minimale pour la toilette, sans parler d'une autre heure quotidienne attribuée aux « petits besoins » (tiens, même ici une hiérarchie ? Tout s'enchaînerait-il), cela ne fait déjà plus que deux heures quotidiennes qu'on ne peut dire libres, puisque consacrées à la récupération d'énergie nécessaire pour le travail du lendemain. Et sans parler d'autres besoins ou désir tant bien que mal défilés. Et ce cinq jours sur sept, onze mois sur douze!

Car enfin, travailler ne veut dire que « turbiner », être cette machine qui tourne incessamment, ou « gagner sa croûte » ? Nous n'avons rien à mériter et ne voulons, ni châtiments ni récompenses... Le « qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » amène - et c'est voulu et évident!!! - un « je travaille chez... » ou un « je travaille pour... », « je suis (telle ou telle profession)... » et de toute façon notre activité principale au vu et au su de tous est ce qui devrait être nécessaire et fait, mais simplement secondaire. Quant aux « loisirs » (étymologiquement : ce qui « est permis ») on nous les pond, on nous les organise, on nous les bassine, on nous limite là encore. Forcément, encore faut-il se contenter de ce qui est « abordable », c'est-à-dire être solvable, car « aborder » c'est payer : de même que « travail » est devenu synonyme de chaînes. Sur le frontispice d'un de leurs camps de concentration ou de travail, les nazis avaient écrit : « Le travail rend libre »... ironie suprême pour amener le désespoir et accélérer la mort. Pauvres mots, manipulés et qui nous manipulent si bien.

(suite page 8)

Au cobaye et aux indiens...

A l'heure où paraîtront ces quelques lignes, le monde du « septième art » et le monde tout court auront peut-être (soit dit sans lui porter la poisse) perdu en la personne de Mister John Wayne, à défaut d'un grand homme, un homme grand. Si, si. D'accord, on ne réalisait pas trop la taille exacte de l'individu, prosterné qu'il fut toute sa piètre existence devant les flamboyantes idoles du racisme, du fascisme et du show-biz réunis. Cette très-sainte trinité lui prodigua d'ailleurs en retour de suffisantes largesses pour que - sans s'esbaudir outre mesure de la mort d'un être, et quels qu'aient pu être sa vie et son respect de la vie des autres - l'on ne se sente pas obligé de verser de chaudes larmes sur sa mémoire.

Grand descendeur de bourbon, d'Apaches, de Viet's et de barreaux de chaise, notre Oncle Sam aura, du bonnet de loutre au béret vert, porté plus d'un chapeau. Nez-en-moins (il n'en est plus à un organe près), il sut toujours garder la tête froide et le cervelet giré. Que ceci constitue notre dernier hommage et notre épithaphe personnelle - mais n'anticipons pas. La peau de l'animal n'est pas encore à vendre. Dans son dernier acte, Macadam Cobaye joue les prolongations...

Surtout qu'on a mis le paquet pour le rajustoler, Johnnie Walker : à ce sujet, et en parlant d'animal, nous avons appris par la presse, avec l'émerveillement que l'on devine, que les chirurgiens ont par le passé, au cours d'une opération « à cœur ouvert », greffé à Long John... une valve mitrale de porc.

Sans doute pour éliminer tout risque de rejet.

J. ELLEM

Breizh échos

CÔTES DU NORD — Aucune ordination de prétes en 1978. De 811 en 1968, ils sont 634 en 1978 (retraités compris). Mais soyons vigilants.

PLOUARET — A nouveau plusieurs trains bloqués par des manifestants (se relayant par cantons autour de Lannion), toujours pour la même raison : réobtenir l'arrêt à Plouren, seule desserte pour Lannion. La SNCF porte plainte pour arrêts intempestifs.

GUINGAMP — Journée symbolique de lutte dans le secteur électronique. 1000 employés de l'AOIP occupent l'ANPE de Guingamp.

TEMPÈTE — L'Armo Cadiz a disparu du paysage de Portsall.

BREST — 300 licenciements sont à envisager sur les usines du secteur électronique.

MORLAIX — 500 personnes dans la rue. 1 200 emplois menacés dans l'électronique.

LANNION — 600 manifestants de l'électronique bloquent la circulation.

ST-BRIEUC — 114 licenciements pour raisons économiques annoncés au Joint Français.

LORIENT — 29 syndicalistes sont passés en procès. Une manifestation a eu lieu à l'appel de la FDSEA.

Amélor 22 140

La Roumanie que Giscard n'a pu voir

UN CAPITALISME EN PLEINE MUTATION

Industrialisation accélérée, accumulation renforcée de plus-value et sur-exploitation salariale...

Système d'un genre tout à fait particulier derrière le rideau de fer, le régime mis en place en Roumanie pour le plus grand profit de la bourgeoisie nationale d'Etat, a su perpétuer et développer l'exploitation économique, politique et culturelle du travail salarié dans des conditions jusqu'à présent tout à fait originales. En effet, la structure de pouvoir y est tout à la fois un symbole de néo-stalinisme à l'intérieur et de nationalisme profondément indépendantiste par rapport au bloc capitaliste oriental inféodé à l'impérialisme russo-bolchévik.

Né en 1948 sous la bénédiction contraignante des chars russes, le capitalisme d'Etat roumain a eu peu à peu la volonté de plus en plus ferme de sortir de son état d'assujettissement. Dès 1960 la bourgeoisie étatique a commencé à sérieusement rechigner face aux impératifs économiques et politiques que lui édictaient les néo-tsars du Kremlin. En aucun cas elle n'avait l'intention de gérer au bénéfice du « grand frère » son espace productif, en aucune façon elle n'entendait accepter que le COMECON fasse d'elle une simple colonie agricole (en 1962 le secteur agricole représentait près des 2/3 de la production roumaine).

C'est à partir de ce facteur fondamental de l'histoire et de l'économie roumaines que tout s'est joué! C'est à partir de là seulement que l'on peut sérieusement analyser et comprendre l'évolution ultérieure et la période contemporaine de la politique délibérément entreprise par la bourgeoisie d'Etat.

Depuis une vingtaine d'années et plus particulièrement en cette année 1979 qui débute, l'histoire du capitalisme roumain est l'histoire d'un vaste processus d'industrialisation planifiée dont la finalité est triple :

- 1/ augmenter de façon considérable la masse de plus-value (ce qui est aussi un moyen de multiplier le processus),
- 2/ acquérir toujours davantage d'indépendance politico-économique par rapport aux autres pays de l'Est,
- 3/ renforcer le pouvoir de ceux qui le détiennent et permettre ainsi au rapport de forces entre travail et capital de pencher plus considérablement en faveur de ce pouvoir.

La politique des dirigeants roumains est donc simple : il s'agit désormais de tout mettre en œuvre pour engager un important mouvement de modernisation-extension du secteur industriel afin de produire « plus » et « mieux » des marchandises toujours plus nombreuses et diversifiées, capables ensuite d'être vendues (à profit) tant à la fois sur le marché national que sur le marché étranger. Cette mutation de l'appareil de production capitaliste roumain ne peut être alors réalisé qu'au moyen d'une politique gigantesque d'énormes investissements (ceux-ci résultant de la plus-value extorquée et accumulée) dont l'origine géo-économique est double :

— les premiers : ils proviennent de Roumanie même et sont la résultante d'une volonté d'auto-financement forcé. Après avoir reçu un peu moins de 48% des investissements totaux enregistrés en Roumanie en 1977, le secteur industriel devrait en cette année 1979 en recevoir plus de 57%. Pour mener à bien ce programme, tant quantitativement que qualita-

INTÉGRÉS depuis la fin de la seconde guerre mondiale avec les autres peuples d'Europe de l'Est dans la sphère du capitalisme d'Etat oriental, les peuples de Roumanie (Roumain, Russe, Tzigane, Allemand, Ukrainien et Hongrois) survivent depuis plus de 30 années dans un immense camp de travail forcé et d'esclavage planifié.

Plus de 20 millions de femmes et d'hommes subissent quotidiennement en Roumanie l'encasement économique, culturel et intellectuel dans lequel les enferment la bourgeoisie d'Etat et sa techno-bureaucratie.

A l'heure actuelle, plusieurs milliers de prisonniers politiques* déportés en camps de con-

vement, la bourgeoisie d'Etat a donc décidé de généraliser de façon systématique la militarisation du travail et le salaire aux pièces, la semaine de travail est de 48 heures, le salaire moyen d'à peine 2 500 leus (1 leu = 0,36 F), les camps de travaux forcés tentent d'être productifs, enfin le service militaire accompli dans « l'armée du travail » vise encore à accroître les taux de production.



— Eh oui, mon brave, nous sommes présentement dans la période de transition

Les profits crapuleux ainsi réalisés sur le dos des travailleurs salariés sont en train d'augmenter considérablement la masse totale de plus-value à la disposition des « camarades » Ceaucescu and Co. C'est ce qui explique entre autres d'ailleurs que la Roumanie ait le taux le plus élevé de croissance de tous les pays d'Europe de l'Est.

— les seconds : en plus des capitaux traditionnels qui lui viennent traditionnellement de la sphère du capitalisme d'Etat oriental, la Roumanie (rattachée officiellement au Fonds Monétaire International et à la Banque Mondiale) entend s'ouvrir favorablement de plus en plus à l'économie capitaliste de type occidental (Japon, USA, RFA). Pour sa part, la France exporte pour plus d'un milliard et demi de francs ; en grande partie de la technologie, qui fait cruellement défaut actuellement à la Roumanie. L'industrie automobile (Citroën, Renault) quant à elle, exerce un quasi monopole sur la construction des voitures et des camions en Roumanie. Un accord prévoit le doublement de la production Renault, en Oltenie à Craiova, Citroën fait construire une usine qui devrait produire plus de 100 000 véhicules d'ici 1980. On voit donc dès lors toute l'importance de la réunion au sommet Giscard-Ceaucescu, qui se tiendra en mars prochain : les intérêts capitalistes sont là trop nombreux pour ne point parvenir à un accord fructueux pour les deux parties en présence. Le Roumain a un besoin vital de développer son secteur industriel ; après les ordinateurs et les hélicoptères construits en terre

* En Roumanie, la main d'œuvre nécessaire aux entreprises socialistes leur sera fournie conformément aux prévisions du Plan National Unifié de développement économique et social.

Toute personne affectée à un emploi doit se présenter dans les quinze jours à l'entreprise indiquée, pour se faire embaucher. Décrets parus le 5 novembre 1976

centration, « soignés » en hôpitaux psychiatriques ou oubliés en prison, végètent misérablement dans les geôles qu'a créées la clique à Ceaucescu.

Aujourd'hui, en ce mois de janvier 1979, la caste de privilégiés au pouvoir entend plus que jamais soumettre les travailleurs aux exigences productivistes qui lui permettent d'accroître ses prérogatives de classe politico-technocratique. Exigences essentiellement fondées sur la nécessité d'extraire la masse de plus-value indispensable à l'accumulation (1/3 du revenu national de 1978 y était consacré) de capital, au bénéfice de ses intérêts minoritaires de classe dominante contre l'intérêt majoritaire des ouvriers et des paysans qu'elle exploite...

roumaine sous licence française, il fera tout pour que les projets à l'étude chez les industriels français se réalisent. Le Français en ambassadeur aguerri des monopoles nationaux, fera

lui aussi tout son possible pour vendre et bien vendre les produits chimiques et pharmaceutiques, le nucléaire et les télécoms que des négociations déjà commencées ont fait nettement

Il y a dix ans...

Il y a 10 ans, un jeune Tchécoslovaque se donnait la mort à la suite des événements du Printemps de Prague. C'était le 16 janvier 1969. Aujourd'hui certains se souviennent et racontent...

Alors que la France était préoccupée par son Mai 68, la Tchécoslovaquie était en train de vivre un véritable drame.

Ce que fut le « Printemps rouge » :

- 5 janvier : Novotny démissionne de la place de premier secrétaire général du parti, il est ainsi remplacé par Dubcek.
- 1^{er} mars : la radiodiffusion tchécoslovaque révèle à ses auditeurs qu'elle fonctionne sous la censure.
- 4 mars : le général Sejna, ami de Novotny, s'enfuit aux USA.
- 14 mars : le général Yanko se suicide.
- 21 mars : démission de Novotny de la présidence de la République.
- 30 mars : élection du général Svoboda.

Depuis le 3 janvier, plus rien ne va. Les Russes font pression sur la Tchécoslovaquie comme ils l'avaient fait autrefois sur la Hongrie.

— 20 août à 23 h : des troupes soviétiques, polonaises, est-allemandes et hongroises franchissent la frontière tchécoslovaque. L'information ne sera donnée que le mercredi 21 août à 3 h 20 du matin par Radio-Prague.

La ville de Kísice, en Slovaquie orientale, est occupée la première peu après 23 h par les Soviétiques et les Hongrois. A minuit les frontières sont fermées.

Les Soviétiques ne quitteront la Tchécoslovaquie que lorsque sera éloignée la menace contre les acquisitions du socialisme et la sécurité des pays socialistes.

— 21 août : à 5 h 30, une colonne de blindés soviétiques se trouve déjà à Prague et prend position autour du château de Hadcany. A 6 h, Radio-Prague commence à lancer des appels angoissés. A 7 h, l'immeuble de la radio est investi. A 7 h 30 la voix du speaker annonce : « Quand vous entendrez l'hymne national, vous saurez alors que tout est fini ». La foule, qui depuis 5 h du matin avait envahi les rues en agitant des drapeaux, pleure, hurle, trépigne, lance des jurons aux chars russes qui passent de plus en plus nombreux. Le speaker fait encore entendre quelques phrases que ponctuent des rafales de mitraillettes.

Prague est pris, il n'y a aucune résistance, tout est contrôlé par Moscou. Prague est désormais sous la tutelle de Moscou. Et pourtant les Praguais vont garder leur sang-froid, ils vont organiser une résistance passive. Par exemple ils vont inscrire sur les chars russes : « Soviétiques = nazis » ; un soldat russe se suicidera en voyant ce qu'on lui ordonne de faire. Sur les vitrines on pourra lire : « Fruits avariés cause produits d'URSS ».

Ils ne pouvaient rien faire d'autre qu'une résistance passive. C'est donc pour l'histoire du monde une date historique, depuis le rideau de fer est retombé sur la Tchécoslovaquie. L'URSS a affirmé sa puissance et les nations, les partis, n'ont pu élever que des protestations de pure forme. Les chars russes sont venus remettre de l'ordre dans les affaires de la Tchécoslovaquie comme les chars allemands y étaient venus autrefois.

Les gens de Prague ont dû s'incliner une nouvelle fois.

Ils sont 9 à refuser de se soumettre. 5 mois passent et ces 9 personnes, après avoir lutté passivement, vont décider de se suicider par le feu tous les 9 et en même temps. C'était leur manière à eux de se montrer supérieurs aux Russes.

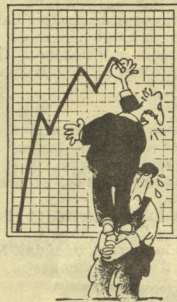
Un du groupe s'appelait Yan Palak, c'est le seul qui se donnera la mort le 16 janvier à 12 h sur une place de Prague, en s'imbibant d'essence et en mettant le feu à ses vêtements. Les gens accourent, on le transporte d'urgence à l'hôpital, il meurt dans la nuit du 16 au 17. Ses obsèques ont lieu le 20 janvier, tout Prague est dans la rue, les assassins ce sont les Russes. Il avait à peine 20 ans.

Une fille du groupe s'est aussi suicidée, mais au gaz. Elle déclara avant sa mort : « Je ne pourrais pas faire comme Yan, il était trop courageux, moi je ne le suis pas assez ».

Yan Palak reste cependant le symbole de la souffrance, c'était sa manière à lui d'avoir le dernier mot.

A.J.

pressentir comme marchandises fondamentales d'une « coopération fructueuse » entre le libéral-fasciste qu'il est et le nouvel Antonescu que son homologues feint de ne pas être.



— Encore un effort! Plus haut et plus vite camarade, pour être révolutionnaire

La transformation de l'appareil de production capitaliste en Roumanie, si elle passe par l'augmentation de la production totale (grâce à des temps de travail démesurément longs dans des entreprises policières) passe aussi par une amélioration de la productivité (entre autres par des investissements considérables dans la nouvelle technique ; c'est là que doit intervenir le capitalisme français, et ne vous faites pas de souci pour lui, il le fera!). Les industriels français sont en effet trop contents d'investir de façon sûre dans un pays où la lutte de la classe ouvrière est à un tel point étouffée. De moins en moins confiants dans l'espace occidental du capitalisme (jugé par eux trop combattif), ils préfèrent, et c'est « naturel », déplacer leur champ d'activités. D'un autre côté, ce développement industriel (compensé par les surplus exportés : lignite, charbon, pétrole, gaz, agriculture ; près d'un milliard de F vers la France pour le courant 1979) permet à la bourgeoisie d'Etat de développer plus efficacement le marché intérieur en essayant d'élaborer une certaine « société de consommation » susceptible de s'attacher plus sûrement les travailleurs au système.

Ainsi la Roumanie comme le reste des pays de l'Est d'ailleurs, a de façon patente une place et une fonction précises dans la division internationale du travail salarié :

- 1/ obtenir des crédits et de la technologie avancée en échange de matières premières.
- 2/ exploiter des brevets en coopération avec certaines firmes occidentales (Renault) en échange de « faveurs » quant aux méthodes de production (en Roumanie le droit de grève est interdit même dans une usine française, et oui mon cher!) et de débouchés. On se rend compte que l'interpénétration entre capitalisme d'Etat oriental et capitalisme privé occidental n'est pas qu'un vain mot, mais une triste réalité pour les travailleurs, qui quel que soit l'endroit où ils se trouvent sur cette planète sont soumis de façon tout aussi aliénante à la production marchande. Plus que jamais aujourd'hui l'internationalité du capital se consolide et développe ses tentacules répressives pour maintenir la classe ouvrière internationale muselée. Plus que jamais aujourd'hui, il appartient à chacun de comprendre qu'en Roumanie comme en France, l'abolition du salariat et de l'Etat pour réaliser notre libération effective, passe nécessairement par un combat de classe au niveau mondial...

Gr. Commune de Kronstadt

* Voir le ML Présidentiel et le texte sur les camps en Roumanie qui y figure.

Du côté des autonomes

DISCOURS ET RÉALITÉ

DIFFICILE de parler d'un mouvement autonome divisé en courants qui s'accusent mutuellement ; les uns étant pour des actions bris de vitrine, les autres pour une autonomie plus organisée et réfléchie. Difficile aussi de parler de ce qui s'est passé samedi 13 janvier à St-Lazare à Paris sans mettre encore plus dans l'embarras ces quatre étudiants autonomes qui risquent, en vertu de la loi anticasseurs, un emprisonnement ferme de plusieurs années.

Il n'en reste pas moins que l'action spectaculaire de St-Lazare, revendiquée par les Brigades Autonomes Révolutionnaires (celles-là mêmes qui avaient saboté notre manifestation antimilitariste du 27 octobre), nous amène à condamner une fois de plus ce type de pratiques ultra-gauchistes et qui tendent à criminaliser aux yeux de l'opinion publique tout un mouvement révolutionnaire déjà confronté à une somme de difficultés dans ce domaine.

Interrogés par des journalistes de *Rouge*, quatre militants autonomes impliqués dans l'action de St-Lazare affirment qu'il s'agissait initialement de se rassembler sous une bannière qui proclamait : « Contre la vie chère, offensive et autonomie prolétaire », pour ensuite se disperser calmement dans la foule. Nous ne savons pas si la rédaction de *Rouge* apporte beaucoup de crédit à cet entretien, en tous cas celui-ci est bien curieux, contradictoire, voire tout simplement truffé de contre-vérités.

Ceux-ci précisent d'abord qu'ils avaient pris la précaution de « soigner » leur tenue vestimentaire afin de pouvoir se rassembler discrètement, et que « deux d'entre eux se sont d'ailleurs fait engueuler au départ parce qu'ils avaient pris quand même leurs khéfiés malgré les consignes ». Ce qui est bizarre, c'est quand on nous affirme deux lignes plus haut que l'action prévue était pacifique et que d'un coup, comme par enchantement, des dizaines de cocktails molotov font leur apparition, les vitrines pétant de tous côtés (passons également sur le fait que, toujours « au départ », il s'agissait d'abîmer les symboles de l'exploitation capitaliste, comme les agen-

ces d'intérêt, et que là encore la « consigne » n'a pas été respectée : ils doivent d'ailleurs se perdre les pédales dans toutes ces consignes des autonomes! Se rassembler pour, « au départ », faire une manifestation pacifique avec action violente, même limitée, voilà qui a de quoi dérouter! Ou devra-t-on parler désormais de « pacifisme violent » ?

Toujours est-il qu'il est arrivé ce qui est arrivé, parce que « les jeunes prolos voyaient les marchandises de l'autre classe derrière la vitrine ». Ici commence le couplet ouvrieriste (rappelons que les quatre arrêtés sont étudiants, mais ce n'est sans doute qu'un hasard...). Passons une fois de plus sur le fait qu'un « blouson d'autonome » coûte aussi cher, sinon plus, qu'une veste « classique ». Mais le discours devient proprement bêtifiant quand on nous parle des « marchandises de l'autre classe » car pour sortir des énormités de ce style, il faut véritablement ne pas connaître un seul travailleur (et ne pas en être un soi-même), pour savoir qu'ils ont plutôt tendance à s'habiller « correctement ». Arrêtons-nous là en ce qui concerne l'habillement, on risquerait de tomber dans l'autre penchant, mais il est désolant de constater que « l'auto-

nomie de la tenue vestimentaire » n'est vraiment pas pour demain!

Ensuite, on nous parle des différents courants dans le mouvement autonome. Ça donne dans «... la branche la plus prolo avec des jeunes prolos pensait que... » : voilà-t-y pas un nouveau langage dans les « organisations » à vocation ouvrière, on serait divisé en « plus prolo », en « moins prolo », etc. Arrivé à ce stade, on peut penser que l'unité de la classe ouvrière n'est pas, elle non plus, pour demain!

L'entretien s'est terminé par un communiqué du Comité de défense militante (dont ils font partie) et qui signale une seule et même phrase répétée par les quatre étudiants arrêtés : « Jeune prolétaire, pas jeune délinquant ». Alors là, ça devient franchement triste, cette volonté, pour des « révolutionnaires », de ne pas se mouiller avec les « jeunes délinquants ». Et puis ce vocabulaire imbécile peuplé de « prolos » et de ce verbiage ouvrieriste qui a cours partout sauf dans les usines, a quelque chose d'insupportable.

Nous ne saurions prendre ce témoignage d'autonomes publié dans *Rouge* comme reflétant l'opinion de l'ensemble du « mouvement ». Cela dit, il n'en est pas moins révélateur de l'état d'esprit qui règne dans les rangs autonomes de Tolbiac et de Jussieu, ces deux hauts lieux de l'histoire du mouvement ouvrier. Nous avons d'un côté des gens qui pensent, excellents théoriciens et plutôt âgés. Ce qu'ils racontent à travers leur publication est d'ailleurs loin d'être inintéressant, malgré les désaccords profonds que nous pouvons avoir sur certains points, l'utilisation de la violence en particulier. De l'autre, on retrouve tous ceux qui exécutent, la « main d'œuvre », c'est-à-dire des types très jeunes, incontestablement révoltés pour la plupart et complètement démunis d'un tant soi peu de conscience politique. Leur seule arme idéologique, c'est le pavé. A lui seul il constitue un argument bien faible dans une discussion entre militants.

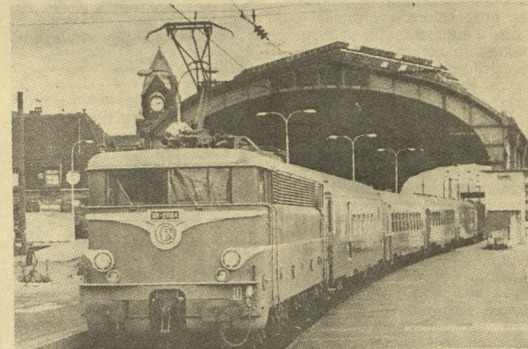
Certains se conduisent comme des petits chefs, écrasant les autres par un verbiage auquel on ne comprend rien, et duquel il n'y a rien à comprendre, tandis que d'autres suivent comme des moutons, quelques slogans leur servant de pensée. L'incohérence est donc plus que présente au sein d'un mouvement qui se veut « autonome » mais qui n'est en fait pas du tout. La dernière contradiction relevée est cet appel que lance le Comité de défense militante aux autres organisations révolutionnaires pour qu'elles soutiennent les quatre inculpés. Pendant des mois, on a saboté ce que faisaient les autres, insultés les organisations, cassé la gueule à quelques militants à l'occasion, pour aujourd'hui venir pleurer auprès de ce qui n'était qu'ordure hier. Il y a, dans cette façon de procéder, cette dignité qui fut toujours celle des courants révolutionnaires du mouvement ouvrier.

En vérité, tout cela donnerait plutôt envie de rigoler, si quatre de leurs copains ne se trouvaient aujourd'hui en taule. Et à ce titre, nous ne pouvons qu'être solidaires. Pour la première fois, les autonomes en prennent plein la gueule et déjà certains se posent des questions sur cette violence débile et inefficace. Qu'ils continuent! Il ne suffit pas de vivre « avec ses tripes » et ses envies violentes pour changer la société : Patrick Pennongnon, Vincent Hervoir, Lionel Gracindo, Frédéric Bougnoux viennent d'en faire la triste expérience.

Pierre BIGORNE

La liquidation de la S.N.C.F. va bon train !...

EN octobre dernier, les grèves des cheminots avaient amorcé un conflit et une épreuve de force entre agents et direction, qui ont suscité jusqu'ici beaucoup de commentaires et de critiques, surtout à propos de la question « service public » ou « privatisation des trains ». La presse s'en est emparée, et certains journaux « bien pensants » ont multiplié les articles contre les actions des cheminots : « La pagaille du rail » titrait *Minute* il y a quelques semaines, quant à *L'Aurore* et au *Figaro*, ils n'ont cessé de parler de ces « fonctionnaires grassement payés et qui sont toujours en grève! ». Il est certain que rien ne va plus, et les voyageurs sont de plus en plus excédés par les retards des trains, le peu de confort qui leur est alloué, etc. Le banlieusard parisien connaît bien l'entassement quotidien, le piétinement sur les quais dans l'attente d'un train, parce que le précédent vient d'être supprimé, et les multiples retards.



D'ailleurs, dans bon nombre d'endroits, les usagers ont mené des actions contre la suppression de dessertes ou contre les retards. Ces mêmes voyageurs ont en même temps manifesté leur solidarité avec les cheminots. Cette détermination est importante, car seule une lutte menée conjointement entre usagers et cheminots pourra casser les mesures étatiques prévues à l'encontre des transports ferroviaires. Et ce n'est pas la faute des cheminots si les trains sont presque toujours en retard et si leur « célèbre sécurité » est remise en question chaque jour! En effet, les « incidents » se multiplient et il ne se passe pas une semaine sans qu'un train déraille ou qu'un cheminot soit tué ou blessé!

Cheminots et voyageurs se voient frappés conjointement par les mesures répressives du plan d'austérité... Pour les uns, les conditions de travail se dégradent considérablement : les gares et les triages se vident, les cadences et les roulements sont « tirés » au maximum, et on ne compte plus le nombre de fonctions que l'on fait faire à l'agent. Les départs en retraite n'étant pas remplacés, le manque d'effectifs se fait cruellement sentir, avec cela que la direction a aussi dans l'idée de licencier tous les auxiliaires... Les cheminots travaillent actuellement dans des conditions dangereuses (avec le taux de rentabilité le plus haut d'Europe) pour la sécurité de tous, avec du matériel sur-utilisé et qui n'est pas révisé... L'automatisation envahit toute l'infrastructure de l'entreprise, et ce ne sera bientôt que billetteries automatiques et portillons dans tou-

tes les gares... mais pour permettre une telle installation, il faut supprimer toutes les gares dans lesquelles ces systèmes ne seraient pas applicables. Coût de l'opération : plus de la moitié de celles-ci disparaîtraient, il en va de même pour les points marchandises, et les fichages des triages seront aussi accablés ; en résumé, tout ce qui nécessite une présence humaine sera bradé et donné aux services routiers. Ces mesures s'appellent le Plan Guillaumat, elles sont déjà en partie appliquées, elles visent à détruire la SNCF pour en faire un mode de transport très coûteux, peu pratique et surtout très rentable pour nos exploiters. Ecoutez plutôt notre « cher » ministre des transports Joël Le Theule : « D'abord le service public n'est pas un service gratuit... [..]. Ensuite ce n'est pas parce que dès l'origine et jusqu'à une époque récente le transport par fer a été considéré comme un service public, parce qu'il était le seul mode de transport, que

cette notion doit se perpétuer et qu'il doit y avoir une assimilation permanente entre le fer et le service public ». Comme cela ne suffisait pas, le même personnage a déclaré dans les colonnes du *Parisien Libéré* : « que les cheminots devront s'adapter aux nouvelles réglementations de l'entreprise lorsque l'Etat et la SNCF renouvelleront leur contrat en 1982, et qu'ils doivent arrêter dès maintenant l'attitude égoïste qu'ils ont démontrée jusqu'à présent par leurs actions inconsidérées!... ». C'est clair, net et précis...

Ajoutons au bilan prévu les derniers 7,5% d'augmentation des tarifs au 1^{er} février, les 14 000 kilomètres de voies bientôt supprimés, et les 40 000 cheminots soustraits aux effectifs actuels. Les voyageurs ne doivent plus accepter de payer la construction d'un système routier de transports qui va s'avérer juste pour une poignée de parasites, de même que la construction de trains de luxe où ils ne poseront jamais leur cul pour la plupart!

Quant aux cheminots, il va falloir s'attendre à une dure retraite, M. Le Theule, car nous ne laisserons pas s'établir de telles mesures d'austérité à l'encontre de nos conditions de travail et de nos « acquis »! De même que nous ne tolérerons plus une telle dégradation des transports ferroviaires et de leur sécurité.

Voyageurs et cheminots, tous unis dans l'action directe pour des trains libres et gratuits!

P. SALCEDO
Liaison des cheminots F.A.

L'insécurité...

« Ne craignons ni les voleurs ni les meurtriers. Ce sont là les dangers du dehors, les petits dangers. Craignons nous-mêmes. Les préjugés, voilà les voleurs ; les vices, voilà les meurtriers. »

Victor Hugo

L' « opération autonome » dans le quartier St-Lazare à Paris a relancé le thème de l'insécurité cher aux médias et aux admirateurs de la police nationale.

Les piaillements indignés fusent de tous bords, depuis Peyrefitte qui réclame une « justice » rapide, jusqu'au PCF qui assimile ces autonomes à des groupuscules fascistes (par connerie congénitale et sans doute aussi pour faire dévier la conversation qui s'apensent un peu trop sur la stalinisme). Bref, le Français a peur, c'est indéniable. Mais de quoi a-t-il donc peur ?

De Messrine ? Tout le monde ne possède pas un casino qui puisse faire envie à ce « dangereux criminel » Des autonomes ? Tout le monde ne possède pas un cinéma porno, une sex-shop ou un grand magasin! D'où vient donc l'insécurité ?

Bientôt, 10% de la population active sera au chômage, n'est-ce pas l'insécurité du travail ?

Un taux d'inflation de plus de 10% par an, n'est-ce pas l'insécurité des prix ?

Le travailleur d'aujourd'hui craint-il plus Messrine ou la perte de son travail ?

La réponse semble évidente et les policiers la connaissent eux aussi. Alors, pourquoi s'acharnent-ils à faire porter le chapeau à quelques marginaux ?

C'est au fond très simple : un ouvrier anxieux est un ouvrier qui travaille moins, ou moins bien ; d'autre part, la crise du système ne trouve pas de remèdes compatibles avec le capitalisme. D'où le raisonnement : si les Français ont peur, pourquoi ne pas leur faire croire que cette peur est causée par le « banditisme » ou les « casseurs » en tous genres ?

Tous les avantages sont réunis dans cette méthode : pendant qu'il achète sa rassurante 22 long rifle dans une grande surface, Dupont-la-joie ne pense pas au chômage ; l'augmentation des forces de police et d'armée, bien utiles en cas de « remous », est accueillie par un « ouff » de soulagement.

Devant la volonté des Peyrefitte de rassurer la population, nous ne pouvons rester indifférents. Il est de notre devoir de nous attaquer aux vrais problèmes. par quels moyens ? Puisque vous lisez *Le Monde Libertaire*, je ne vous ferai pas l'injure de répéter les solutions que vous connaissez!

Allons, camarades, tous ensemble, et vite... aux balais!

J.P.-L.

INFORMATIONS INTERNATIONALES

Allemagne

BILAN DES GRÈVES DE LA SIDÉRURGIE — Après 45 jours de grève, les ouvriers de la sidérurgie ouest-allemande (zone tarifaire Rhénanie-Westphalie, Brême, Osnabrück) ont repris le travail le 11 janvier. Après l'échec des tentatives de médiation du ministre du travail de Rhénanie-Westphalie, un accord est brusquement intervenu entre le patronat et les syndicats de l'IG-Metall, le 7 janvier. Et les 100 000 ouvriers (37 000 grévistes et 43 000 lock-outés) ont accepté sans enthousiasme, la tête basse, les conditions de l'accord.

Quelle que soit l'interprétation que pourront donner les dirigeants de l'IG-Metall et de la DGB - les Loderer et Vetter -, il s'agit là d'une lourde défaite. Les ouvriers demandaient 5% d'augmentation et surtout l'introduction de la semaine de 35 heures pour stopper les licenciements et réduire le chômage. Ils avaient repoussé les premières propositions patronales : 2,5% d'augmentation et 6 semaines de congé annuel... et l'accord signé à Krefeld le 7 janvier est en deça de ces premières propositions. Ou'on en juge : pas question de la semaine de 35 heures et maintien des 40 (et 42) heures, 4% d'augmentation échelonnés sur quinze (!) mois, deux journées supplémentaires de congé (4 jours chômés supplémentaires pour les équipes de nuit, 2 jours chômés pour les ouvriers de plus de 50 ans). La semaine des 35 heures est bel et bien enterrée. Elle représentait la revendication essentielle non seulement dans la métallurgie de la RFA, mais dans toute la métallurgie européenne et aussi dans toutes les autres corporations. Les accords de Krefeld portent un coup très dur à l'ensemble des travailleurs et réduisent leurs espérances à néant.

A première vue, la responsabilité de l'échec incombe à la stratégie mise en œuvre par l'IG-

Metall : ne lancer dans la bataille que huit entreprises-pilotes, maintenir d'importantes équipes de sécurité, se refuser à une grève générale de la sidérurgie réclamée par les ouvriers de plusieurs entreprises. Le patronat a riposté en lock-outant 43 000 ouvriers et le conflit - sans être général - a obligé l'IG-Metall à soutenir financièrement 100 000 personnes et à vider ses caisses de résistance et de solidarité. Il était évident qu'après deux semaines la seule solution était de durcir et de généraliser le mouvement, d'approcher le soutien des autres fédérations de la DGB : sinon la capitulation était inévitable, même si elle prenait la marque d'un compromis qui condamnait brutalement la revendication essentielle des ouvriers.



Mais il y a des causes plus profondes de cet échec. Le congrès extraordinaire de la DGB, en 1978, n'avait inscrit la semaine de 35 heures à son programme qu'avec des réserves, cédant aux exigences de l'IG-Metall. Et on peut se demander même si les dirigeants de l'IG-Metall - Loderer en tête - ne cédaient pas aux pressions de la base à contre-cœur et n'étaient pas prêts à soutenir la semaine de 35 heures... comme la corde soutient le pendu ! Il est bien difficile d'être à la fois lié à la coalition gouvernementale, inféodé au parti SPD, en contact étroit avec le patronat et se prétendre défenseur de la classe ouvrière. Un syndicalisme aussi politisé et intégré dans l'Etat, hostile à toute action directe, ne peut conduire qu'à des compromis décevants. Il semble bien que cette grève n'a été pour les dirigeants qu'un moyen d'accorder satisfaction à la combativité des ouvriers et de leur montrer que la grève ne paie pas, qu'elle est une aventure sans issue et qu'il vaut mieux revenir aux marchandages entre états-majors qui ne troublent pas la « paix sociale ».

La « puissante » DGB et la non moins puissante IG-Metall sont de pesantes machines bureaucratiques, hiérarchisées et asservies à l'Etat qui ont repris les traditions de la centrale ADGB d'avant 1933, ce colosse aux pieds d'argile qui capitula sans combat devant Hitler. Les récentes grèves seront-elles l'occasion d'un réveil des ouvriers ? Comprendront-ils l'impuissance d'un syndicalisme complice de l'Etat et du patronat et l'impérieuse nécessité de pratiquer l'action directe et autonome que préconise l'anarcho-syndicalisme ? Les groupes d'initiative FAU et leur organe *Direkte Aktion* arriveront-ils, en tirant la leçon de l'échec de ces grèves, à jeter les bases d'un mouvement syndical révolutionnaire et indépendant ?

Jean BARRUÉ



« Un être humain n'est pas un chien...
Un être humain doit vivre libre »

Propos tenus par J. Sabata lors de son procès

Jaroslaw Sabata, proche collaborateur d'Alexandre Dubcek (il était secrétaire du PC à Brno en Moravie en 68), avait été arrêté le 1^{er} octobre 78 à la frontière polono-tchécoslovaque lorsqu'il s'appropriait, avec des signataires de la Charte 77, à rencontrer des membres du KOR polonais.

Après avoir été violemment frappé par des « agents de la force publique », il a été inculpé de violences et insultes à l'encontre de ces agents (alors qu'il est gravement malade du cœur, quelle force !).

Il vient d'être condamné à 9 mois de prison à régime sévère. On sait ce que cela veut dire pour lui, déjà condamné à 6 ans en 72 pour diffusion de tracts appelant à l'abstention aux élections. Le gouvernement néo-stalinien tchécoslovaque veut lutter par tous les moyens (la mort légale y compris) pour étouffer toute rébellion.

Jaroslaw Sabata a fait appel, il pourrait être jugé en mars prochain, mais on peut être inquiet sur la tournure du procès car son avocat, Josef Danisz, risque d'être suspendu pour avoir défendu, l'an dernier, la défense de signataires et sympathisants de la Charte en prenant comme référence les procès des années cinquante.

D'un autre côté, mais après tout on ne s'en étonnera pas, le PCF à qui le fils de Sabata avait demandé de prendre position, n'a pas répondu, ou plutôt si, mais dans un style bien particulier, dans son style : « nous n'avons jamais reçu ni de lettre ni de visite du fils Sabata ». Comme on sait que *L'Express* et *Le Matin* ont publié cette lettre, le complot anti-communiste n'est pas loin !...

Mais par delà la bassesse institutionnelle qu'est cette politique de couloir, d'intérêts sordides et d'obscurantisme néostalinien, il reste qu'il y a des hommes, des hommes qui, comme Sabata, risquent la mort parce qu'ils osent dire NON, uniquement parce qu'ils refusent le carcan rigide de ces appareils d'Etats communistes, uniquement parce qu'ils veulent vivre libres.

Or, pour nous, il n'y a pas de liberté et de socialisme authentique sans destruction complète du salariat et de l'Etat. Nous ne reconnaissons pas de période transitoire qui n'en finit plus.

Face à la répression étatique, solidarité internationale des travailleurs !

Joël SAINTIER
(Gr. Jacob)

* Charte 77 : collectif dont à l'origine des intellectuels et des membres exclus du PCT en 68, exigent les respects des droits de l'homme et du citoyen.

** KOR : apparu en 77, prolongement du comité de défense des ouvriers, créé à la suite des grèves de juin 76 pour soutenir les grévistes réprimés.

AVIS

Une nouvelle revue libertaire est née en Espagne, *Historia Libertaria*. Deux numéros ont déjà paru. Les intéressés pourront se la procurer prochainement à *Publico*.

Le secrétariat

COMMUNIQUE

Au cours du mois de décembre 1978 s'est déroulée la Conférence Péninsulaire de la Fédération Anarchiste Ibérique (FAI) avec la participation des groupes fédérés, des fédérations régionales constituées et du Secrétariat de l'Internationale des Fédérations Anarchistes (IFA) au cours de laquelle ont été abordés des thèmes de grande importance pour le mouvement libertaire et le mouvement ouvrier.

Parmi ceux-ci, il faut remarquer l'analyse effectuée par la Conférence de la situation ibérique en général (économique, politique, sociale, mouvement ouvrier des villes et des campagnes, etc.), des lignes stratégiques globales, des formes et tactiques de lutte, ainsi que d'autres thèmes d'égale importance, tels que presse, propagande, diffusion, etc.

La Conférence envoie un salut fraternel aux prisonniers et à tous les camarades anarchistes et anarcho-syndicalistes, dans et hors de la Péninsule Ibérique, en nous encourageant tout mutuellement à poursuivre la lutte pour la révolution sociale et le communisme anarchiste.

La Conférence

Le 14 janvier dernier s'est tenu au Palais des Sports de Barcelone, un meeting organisé par la CNT, qui a réuni près de 15 000 personnes. Federica Montseny et Severino Campos, entre autres, devaient prendre la parole, traitant de l'extension d'une répression antiterroriste et de la situation actuelle de l'Espagne.

Italie

BOLOGNE — L'Etat a lancé une vaste opération dirigée contre les milieux révolutionnaires de Bologne. Au mois de décembre, le commando « antiterroriste » du général Dalla Chiesa a perquisitionné dans plusieurs appartements et a arrêté 13 personnes de diverses appartenances politiques. L'imprimerie « Il falcone » a été perquisitionnée puis mise sous scellés. Trois camarades y travaillant ont été arrêtés. Dans cette imprimerie, tous les journaux et revues de contre-information du mouvement bolognais, ainsi qu'une partie d'*Umanita Nova* (hebdomadaire de la Fédération Anarchiste Italienne) y étaient confectionnés. Cette opération a pour but de détruire le mouvement d'opposition à Bologne.



Pour cela la TV italienne, la presse bourgeoise, ainsi que *L'Unita* (journal du PCI) n'ont pas hésité à dire que l'imprimerie Falcone servait de repère aux organisations terroristes, qu'on y a trouvé des cartes militaires, des armes, etc. Selon cette même presse, le général Dalla Chiesa a « porté un coup mortel à l'organisation complémentaire des Brigades rouges dans la stratégie de la lutte armée ». Après la première tentative de contre-information, une grande partie des personnes incarcérées ont été relâchées faute de preuves. Franco Onofio, photocompositeur d'*Umanita Nova* n'a pas été relâché et reste enfermé à la prison de Modena. Dans un communiqué de presse signé de plusieurs organisations, dont la Fédération Anarchiste bolognaise de la FAI, la rédac-

tion d'*Umanita Nova*, Anarchismo, CDA, etc., l'immédiate réouverture de l'imprimerie Falcone a été exigée, ainsi que la libération des camarades restant emprisonnés.

ROME — Après les journées de violence de la semaine dernière (voir ML précédent) qui ont vu, entre autres, l'attentat à « Radio Citta Futura », la mort du fasciste Alberto Giacinto, un nouveau meurtre a eu lieu, celui d'un jeune de 17 ans, Stefano Cecchetti, présumé fasciste. Sa mort a été revendiquée par « Les camarades organisés pour le communisme ». « Onde rouge », radio de l'Autonomie romaine, s'est solidarisée avec les auteurs de cet acte.

Le mardi 16 a eu lieu l'enterrement de Giacinto, militant des NAR, tué au cours de l'affrontement du mercredi 10 avec la police romaine. Deux mille personnes, bras tendus, y ont participé. Une messe a été donnée à la basilique San Lorenzo. On pouvait y voir la plupart des dirigeants du MSI fasciste, dont Almirante, secrétaire général.

Le jeudi 18 ont eu lieu deux manifestations, l'une à l'appel de Radio Citta Futura, l'autre à l'appel de la fédération unitaire des syndicats réformistes CGIL-CISL-UIL.

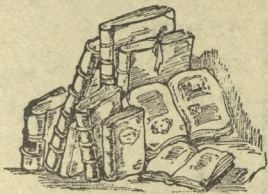
A PROPOS DES NAR — Paolo Signorelli, professeur de 42 ans, a été arrêté comme chef présumé des NAR, puis relâché faute de preuves. Pourtant, on peut lire sur sa carte de visite : participe à la fondation de « Lutte esudiantine », « Lutte populaire », « Ordre nouveau », groupes qui se sont toujours situés à l'extrême-droite. Récemment il a organisé « Construire l'action », avec d'anciens membres d'Ordre nouveau. Eléments qui unifient tous ces groupes : la stratégie de la provocation et la « chasse aux rouges ».

Comme on le voit, le fascisme représente toujours un élément important en Italie. Aujourd'hui, non contents d'augmenter le climat de tension, il le revendique ouvertement. Si Rauti (élément dur) prend la tête du MSI, cela n'ira certes pas en diminuant...

* * *

Les 19, 20 et 21 janvier, la Fédération Anarchiste Italienne a tenu son congrès extraordinaire. Un compte-rendu sera fait prochainement.

Le secrétariat aux R.I.



Le livre de la semaine
par
Maurice JOYEUX

L'effort libertaire
1^{er} volume - Le principe d'autonomie

par André Prudhommeaux

Ed. Spartacus

Tous les militants de ma génération qui ont bien connu André Prudhommeaux, auront ressenti de l'émotion en recevant ce volume qui vient nous rappeler l'homme qu'il fut et qui contribuera à lui redonner sa place parmi les écrivains anarchistes, qui est une des premières! Journaliste, écrivain, traducteur, Prudhommeaux fut, au lendemain de la libération, le « canardier » de notre journal, Le Libertaire, redevenu hebdomadaire. J'y faisais alors de nombreux éditoriaux, ce qui me permit d'approcher Prudhommeaux de plus près. Mais ce qui restera le plus présent à nos esprits, ce sont les articles qu'il consacra, dans L'Espagne nouvelle, à la défense de la révolution libertaire qui s'amorçait pendant la guerre d'Espagne.

Il s'agit ici d'un recueil de textes, et le choix de cette série dû à Robert Pagès et qui englobe la période entre 1947 et 1956, nous permet de mieux comprendre l'apport original de sa pensée à la philosophie anarchiste. Dans son excellente préface, Pagès a parfaitement situé le ton de ces textes, leurs particularités, lorsqu'il nous dit que « Prudhommeaux est constamment sensible à quelque chose comme la psychologie, biologique ou sociale, à l'étude des facteurs qui déterminent les comportements observables des individus et des groupes ». En fait ce qui attirait dans Prudhommeaux que j'ai connu, c'est la rigueur de l'analyse et dans ce domaine son refus d'accepter le marxisme en tant qu'analyse scientifique m'est resté à l'esprit, et j'emploie toujours les arguments qu'il me fournit alors dans ce petit bureau de l'Hôtel de la Société des Savants, véritable cellule de « moine » intellectuel où je travaillais avec lui à notre journal.

Peut-on classer Prudhommeaux dans l'une des grandes écoles de notre pensée libertaire, je ne le crois pas. Et en ce sens il est vrai qu'il est très près de l'explosion libertaire de 68 où justement les réflexions de leurs

auteurs restèrent indifférentes aux classiques familles de pensée de notre mouvement anarchiste. Eut-il raison, eut-il tort ? On peut en discuter, encore que ses articles sur et pendant la guerre d'Espagne, comme ceux du Libertaire de 1947, le montrent souvent près de la réalité quotidienne et que, comme le remarque son préfacier, « leur auteur n'a jamais cessé de penser en termes d'actions collectives et essentielles ». Mais il est vrai que sa pensée ne fut jamais figée, et je me rappelle mon étonnement lorsque, lui faisant mon compliment sur son ouvrage Spartacus, l'insurrection allemande qui suivit la défaite allemande de 1918, il me répondit qu'il ne réécrirait plus un livre sur ce sujet de la même œuvre.

Ce recueil, premier d'une série où l'on voudrait retrouver Prudhommeaux à travers toutes les facettes de son intelligence, est composé de textes regroupés en plusieurs familles. Il suffit de les énoncer pour en faire comprendre toute l'importance : Principes et pratique - L'homme et les sciences - Concepts et faits économiques - Le droit et la justice - L'éducation - Autonomie et physiocratie.

Il s'agit de textes généralement courts, ramassés, écrits dans une langue riche mais simple. Tous sont importants mais celui intitulé Marxisme et anarchie devrait être entre toutes les mains car il est une réflexion mais aussi une leçon d'histoire de la pensée révolutionnaire au siècle dernier. Je ne pourrais mieux clore cet article qui vous engage à lire André Prudhommeaux afin de le garder vivant parmi nous, qu'en transcrivant cette phrase de lui :

« L'anarchisme part de l'expérience vitale et retourne à l'expérience vivante. Il remet en question tous les dogmes et le plus puissant de tous est aujourd'hui le marxisme dogmatique, il n'est pas le fait d'une école, mais le fait fondamental de l'humanité ».

Michel Baillot...

A travers ses chansons, Michel Baillot évoque ses expériences personnelles de militant anarchiste.

*« Je sors d'un long cauchemar
Qui m'a laissé sur les dents
On ne peut plus être anar
Sans qu'ils prennent les devants
Je parle de tous ces gens
Qui vous font des sourires
Vous parlent gentiment
En vous faisant mourir
A cause de quelques chansons
Qui réclament la liberté
Mais eux sont tellement cons
Que ce mot les fait trembler »*

Il met en scène nos dirigeants politiques à travers des chansons sarcastiques.

*« Car not' grand sec de Giscard
Aussi fût qu'il est
Enverra dans la bagarre
Des mercenaires pour les aider
A nous mettre tous en pièces
Ah! Quel bon président »*

Un peu dans la lignée des chanteurs sociaux américains, tel Woody Guthrie, Michel Baillot nous montre comment, avec simplicité, mettre en chansons nos revendications et nos révoltes.

Pascal (Gr. Forbach)

Chronique du spectacle vivant

Les morosophes

Morosophe est un mot créé par Rabelais, qui désigne le fou du roi. On peut traduire par « la raison folle ». Ce titre montre à lui seul l'esprit du spectacle en création collective offert par le Théâtre de la Caverne. Cette troupe est formée par 8 étudiants en théâtre de la fac de Vincennes et de leur professeur Guy Aguenier.

On sait que Aguenier est un ami de Julian Beck et un fidèle du Living Theater. La forme du spectacle est donc résolument ouverte. Elle montre un théâtre actuel, total et vivant (au sens où il colle à notre vie).

La trame est le thème des enchaînés de la Caverne de Platon, l'unité de narration la vie et la mort du clown Antoine, le lien entre les tableaux une musique en continu. Chaque scène évoque un épisode de la vie d'Antoine. Au début, le pasteur de la secte des exploités promet de l'or en échange de travail. Puis la vie familiale, le mariage, suivis par l'enfance et l'éducation, les vacances, la psychiatrie, la guerre, l'appel de nos numéros et la mort du clown (le déroulement de notre vie, en somme).

Ce spectacle fort a su tordre le cou à un certain intellectualisme imprégnant les créations collectives. Il est d'un abord simple rappelant la comedia del arte : les comédiens sont tous musiciens, chanteurs, mimes et acteurs. C'est un spectacle tour à tour gai ou triste, comme l'est le spectacle de notre propre vie. Par exemple, on rit aux facéties d'un éducateur refoulé senu jouant à la marelle (rôle tenu par un extraordinaire mime), au spectacle d'une assemblée de psychiatres examinant un « cas », aux problèmes qu'a madame Hitler surveillant son fils Dolphy dans le square, devenu le souffredouleur de ses petits camarades (tous blonds aux yeux bleus), parce qu'il est le seul brun aux yeux noirs. On est ému par la lutte entre la raison et la folie (merveilleuse scène-ballet des lances), par l'appel des numéros, par la mort du héros.

Enfin il faut souligner l'occupation de l'espace sur tous les plans. Par exemple l'utilisation de scènes en ombres chinoises par transparence du rideau de fond.

Par la mise en scène novatrice, par la forme et le fond, par la remarquable maîtrise de leur art de tous les acteurs, par leur précision et la mise en place rigoureuse, j'affirme que ce spectacle est un moment capital dans le théâtre vivant de notre temps. C'est le spectacle que j'attendais depuis longtemps de la part de ce moyen d'expression. Il continue de creuser joyeusement, heureusement, féroce, la tombe du « théâtre (?) dit conventionnel », poussiéreux, essouffé et moribond. En cela il rejoint le phénomène né du café-théâtre, tous deux spectacles et miroirs de notre époque.

Dans cet esprit, deux spectacles à ne pas manquer : *Les Morosophes* par le théâtre de la Caverne, au 28 rue Dunois, jus-

qu'au 4 février (puis au Centre Culturel, rue du Moulin Vert, Paris 14^e) et *La dame au slip rouge* de Romain Bouteille par le café de la Gare, 41 rue du Temple, Paris 3^e.

* * *

Les jumelles

*Fraîcheur, naïveté sont démodées
Ainsi je née égarée
Inadaptée
Blessée.
Mon corps dénudé fut abîmé
Par des yeux fanés
Déformés par des sentiments laids
On a profiter des libertés
Pour spéculer
Exploiter
La chose la plus naturelle
au monde :
l'amour que l'on fait.*

Ainsi je née effrontée
mais n'y veux rien changer.

Gill et Viviane LUCAS

Venus du théâtre porno, deux jumelles nous racontent leurs avatars de comédiennes et de femmes dans le monde de la

photo pour *Play-Boy*, des cocktails chez Barclay, des films publicitaires télé et autres « pa-nouilles » alimentaires. Aux premières loges pour se documenter, elles nous offrent le spectacle grinçant des archanes du show-bizness. Spectacle grinçant pour ceux qui s'y reconnaissent, mais désopilant pour les autres.

Tout cela est montré avec finesse, pudeur où l'écueil de se poser en martyrs ou de se justifier est évité avec intelligence. Bravo pour cela et bravo pour des sketches et des chansons bien venues.

Un talent de comédiennes évident mis au service d'un humour et d'une dérision décapants, une mise en scène alerte et pleine de tonus : voilà la recette d'un spectacle fameux où phallos, tartuffes et autres crétins peuvent s'abstenir d'aller car, eux, ils ne riraient pas du tout.

Les Jumelles dans *Soigne tes ecchymoses*, Gerlaise au Café d'Edgar, 58 Bd. Edgar Quinet, Paris 14^e.

RAPPÉL : One woman-show de et par France LEA, Le petit vélo au théâtre de Dix-Heures.

J.-J. JULIEN

Bandes dessinées

Hugo Pratt

OYEZ jeunes incultes à prétentions intellectuelles! Sortez de vos goncours et de votre ignorance organisée par messieurs Larousse et Littré. Combien d'entre vous, amateurs de Mickey ou de B.D. underground, ont entendu parler de Hugo Pratt ? Non, ne cherchez pas à la rubrique sportive de vos canards démagos!

Pratt, c'est un « monsieur » qui fait du rêve sur du papier, la seule vraie aventure, celle qu'on vit dans sa tête.

Pratt, c'est du dessin, du dessin sans concession, c'est pas du « Bazooka » ou du « Crumb ».

Dans Pratt, on voyage autrement qu'à travers les bouches d'égoût ou les voitures gadgets.

Pa donne Corto Maltese, Sven et les autres. Ça se passe là-bas, avant les centrales nucléaires, les avions supersoniques et les juke-box.

Le héros principal de Hugo Pratt, c'est Corto Maltese : un aventurier qui débambule dans les guerres, les révolutions, sceptique, il n'adhère pas, il passe.

Corto Maltese n'aime pas les militaires ni les chefs, il est déserteur, apatride ; bref anarchiste.

Et en plus de tout cela, il y a le talent graphique et littéraire de Hugo Pratt.

A consommer chaud pendant les longues soirées d'hiver.

Pierre (Gr. Troyes)

Théâtre

Le gros oiseau
Gaité Montparnasse

SI nous ne voyons pas vraiment de « gros oiseau », nous découvrons par contre une grosse farce, avec tous les moyens permis pour déclencher le rire. Cette charge mi-féérique, mi-réelle, aurait pu faire une grande comédie comique : l'idée du journal en mauvaise posture financière n'est pas une nouveauté et c'est un prétexte facilement utilisable en situations multiples. Ici l'énormité du sujet limitait les possibilités de conclusions. Jugez vous-même : dans un petit périodique au joli titre, *Le bonheur*, à la suite de la publication d'une annonce, arrive un étrange mecène versant une forte somme aux responsables afin qu'ils retrouvent... le fils d'Hitler. A la date fixée par l'étrange client, les rédacteurs n'ont pas découvert un seul candidat possible à exhiber. Ne voulant pas avouer leur échec, nos détectives d'opérette, vont présenter un jeune demeuré comme étant le descendant du grand Adolf. Voilà l'intrigue, et sa fin arrive, provoquée par l'explosion d'une valise piégée qui tue tous les interprètes. Ceux-ci, parvenus au ciel, viennent saluer le public avec des ailes d'ange.

Pour cette sottie débridée, il faut des interprètes bien rodés : les entrées, les chutes et les exhibitions, sans culotte, sont parfaitement au point. Jean Bouchard voulait déclencher le rire, il y est parvenu, mais en lorgnant plus vers la piste que vers la scène. Le public semble satisfait de cette charge expresse, qui ne lui laisse pas le temps de constater l'in vraisemblance du sujet. Pour servir cette pochade, d'actifs comédiens se dépendent avec conviction : J. Bouchard, F. Cluzet, M. Bertet, P. Chesnais sont à féliciter. Quant à la mise en scène, je crois que J.-M. Ribes a tiré le maximum de la situation, et on ne peut lui en demander plus.

Francis AGRY

Vient de paraître

L'ETHIQUE

de P. Kropotkine

En vente à Publico 22 F

L'anarchisme et la crise des idéologies

LE DRAPEAU NOIR... UN DRAPEAU PAS COMME LES AUTRES !

ALORS que les valeurs du Vieux Monde, celui du Capital comme celui des héritiers du petit père Marx, s'effondrent littéralement au hit-parade de l'espoir révolutionnaire, le désenchantement suscité par le vide idéologique ainsi créé débouche le plus souvent sur une critique radicale, voire un rejet pur et simple de toutes les idéologies. Le seul énoncé du mot provoque généralement un rictus de haine sur le visage rayonnant de ceux qui, les yeux grands ouverts sur l'avenir, s'éveillent à la révolte. L'anarchisme n'est pas épargné par ce phénomène. Par ignorance ou malveillance, certains n'hésitent pas à l'inscrire comme partie prenante de la faillite généralisée des idéologies. L'idéologie, voilà l'ennemi! Le drapeau noir, comme dit Ferré, c'est encore un drapeau!

On peut sourire devant de telles analyses ; assimiler l'anarchisme aux idéologies traditionnelles qui, s'efforçant de gré ou de force de faire entrer la réalité et les hommes dans leurs schémas pré-établis, participent toujours de cette volonté répugnante de museler la vie,

Quand la conscience pourrit, l'idéologie suicide !

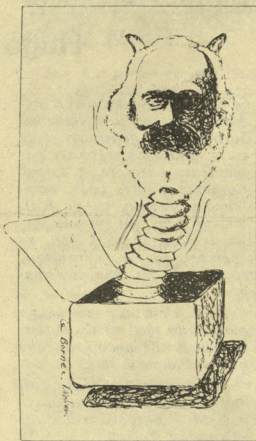
Quelles soient religieuses, politiques ou sociales, la plupart des idéologies qui ont confisqué un temps l'espoir du changement, ne font plus recette. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons! Crise de la foi ou écœurement devant le spectacle pur ragoutant de théories se décomposant littéralement dès lors qu'elles passent le test de la réalité, le décalage entre les mots et la pratique interroge quiconque a le courage de regarder les choses en face. Les faits sont là, accablants : l'Eglise et son insolente richesse temporelle, la bourgeoisie et ses belles phrases ronflantes qui ne parviennent plus à masquer l'horreur d'une misère secrétée impitoyablement par la loi de la jungle qui sévit à tous les niveaux de la vie économique et sociale, le marxisme-léninisme-stalinisme où plus personne n'y retrouve ses petits, mais où chacun constate que des voix montent partout des goulags et que le verbiage révolutionnaire d'un temps fait systématiquement place au machiavélisme de la lutte pour le pouvoir, au totalitarisme niveleur, négateur radical de toute liberté. Un véritable bilan de faillite!

Comment à l'énoncé de telles évidences s'étonner que ceux qu'un printemps trop bref à éveillé à la volonté de conjuguer une bonne fois pour toutes la révolution au présent et au quotidien, réagissent de manière quasi épidémique devant toute théorie globale leur demandant d'attendre dans la résignation et les compromis de toutes sortes les lendemains qui chantent d'un hypothétique grand soir. Alors que c'est partout, ici et maintenant, qu'ils veulent changer les choses et la vie, les idéologies ne leur proposent que des mots, le sacrifice du présent au nom de l'intérêt supérieur de l'avenir, la mutilation de leur créativité dès lors qu'elle ne va pas dans le sens de l'histoire. Non contents de figer l'histoire dans le carcan des gardes-fous de leurs certitudes, les idéologies, par ailleurs, figent également la vie. Elles réduisent l'individu et sa liberté au seul rôle de spectateur passif face à son propre devenir, incapables qu'elles sont de concevoir le changement et l'évolution autrement qu'en termes de masses et de foules anonymes. Les idéologies du changement n'offrent à l'individu égaré dans le piège de leurs illusions que l'illusion suprême du changement d'idéologie. Rompre le cercle infernal de cette réalité misérable en refusant de manière réactionnelle

la créativité et la liberté, ne risque d'abuser que les ignorants ou les imbéciles. Après tout, l'anarchisme en a vu d'autres! Combien de fois déjà ne l'a-t-on enterré ?

Pourtant, et c'est je crois la seule solution digne des révolutionnaires que nous sommes, il est nécessaire de chercher à comprendre ce que signifie réellement ce refus viscéral des idéologies. Il est impératif pour l'avenir de démontrer que l'anarchisme, pour être aussi une idéologie par le seul fait qu'il propose une vision globale du monde et des choses, n'en demeure pas moins la seule idéologie a-idéologique, la seule synthèse théorique et pratique entre la liberté de l'individu et la nécessité de l'organisation sociale. A l'heure où, après s'être longtemps éteinte, notre voix recommence à tonner partout où les hommes luttent et se révoltent, il serait dramatique que nous réoccupions dans le clair obscur de l'ambiguïté, l'espace révolutionnaire que désertent, dans le plus grand désarroi, des idéologies à l'agonie, usées jusqu'à la corde par l'exercice du pouvoir.

de se laisser de nouveau prendre au charme discret mais conquérant d'une nouvelle alternative idéologique serait somme toute une attitude assez saine... pour peu que la révolte murisse, qu'elle ne s'embourbe pas dans la stérilité d'une nouvelle idéologie : celle du spontanéisme!



Qu'est-ce qui fait courir les idéologues ?

Les idéologies religieuses, bourgeoises et marxistes-léninistes-stalinistes présentent indiscutablement un certain nombre de points communs. La contradiction entre les buts poursuivis et les moyens utilisés pour y parvenir, entre autres. L'essentiel à l'évidence consiste à parvenir quelque part ; la manière peu importe. L'avenir seul compte et le décalage entre la théorie et la pratique se trouve ainsi systématiquement pavé de bonnes intentions. Les paradis futurs, où l'égalité et la liberté pourront s'épanouir sous l'œil vigilant du saint esprit, des règles sacro-saintes de la démocratie bourgeoise ou du petit Jésus Karl Marx, s'accrochent en toute sérénité d'une réalité présente tout en hiérarchie entre leaders et militants de base, entre masses et avant-garde. Entre la théorie et la pratique, la distance se mesure toujours au rythme des interprétations mouvantes des textes sacrés. La certitude religieuse d'avancer inexorablement quoi qu'il arrive vers le but psalmodié d'un avenir pré-déterminé obscurcit à jamais la conscience que l'on pourrait avoir du fait qu'il est des détours sans espoir de retour. La distance prise soudainement par rapport à cet engrenage s'apparente inévitablement à l'électro-choc. On n'en croit plus ses yeux.

L'inégalité foncière de toute hiérarchie et de toute hiérarchisation, le silence désespérant qui tient lieu de dialogue, la séduction comme moteur unique des rapports inter-individuels... font suinter de ces idéologies vides de vie une aliénéation généralisée. Seules les mouches à merde qui bourdonnent, toutes les ailes de leurs ambitions politiques déployées, sur la scène politicienne, ne perçoivent pas l'odeur nauséabonde qui monte lentement de ces cadavres encore chauds qui se décomposent généreusement au soleil de l'espoir révolutionnaire. Entre ceux qui veulent inventer l'histoire chaque jour, la leur comprise, la façonner par leurs luttes et ceux qui, au nom d'un projet global préétabli, paralysent et parasitent le mouvement social par leur volonté insensée de le canaliser et de le faire entrer à tout prix dans leurs schémas, un fossé se creuse sans rémission possible. Nous ne pouvons qu'applaudir des deux mains car l'anarchisme, après tout, n'a jamais prétendu d'autre avenir que celui-là aux représentants patentés de tout déterminisme uniquement capable de théoriser en système global préétabli son impuissance à vivre la liberté au présent.

Et l'anarchisme dans tout cela ?

Se réclamant d'un projet global, il eut été étonnant que l'anarchisme ne soit pas élaboussé quelque peu par la lame de fond qui conteste aujourd'hui les idéologies et leur prétention à gérer la liberté de l'homme. Pour ceux pour qui l'apparence des choses tient lieu d'analyse, nul doute qu'ils se satisferont de cette vision étriquée du problème. Les cimetières de la connerie sont pleins de ces imbéciles sans espoir. A défaut de réveiller ces morts-là, essayons néanmoins d'approfondir un peu plus l'analyse de la réalité anarchiste.

Qui c'est vrai, par sa vision du monde et des choses, l'anarchisme relève en partie de l'idéologie. Nous ne nous en cachons pas, nous savons où nous voulons aller. C'est tout simple : vers la liberté et l'égalité. Nos propositions sociales s'arc-boutent autour des notions de fédéralisme et de gestion directe de la production par les producteurs eux-mêmes. Nous nous battons pour une société sans Etat, décentralisée à l'extrême, fédérant librement un maximum d'entités régionales ou locales autonomes. Refusant l'autorité inhérente à tout pouvoir, hormis celui du bon sens, nous ne nous organisons pas en partis politi-

ques visant à conquérir et exercer le pouvoir politique ; nous leur préférons les groupes affinitaires où, du mieux que nous pouvons, nous essayons de concilier la liberté de l'individu et la nécessité de l'action collective. Nous avons des idées sur tout, rien n'échappe à notre espoir immémorial en l'homme et s'ingénier à en énumérer les différents aspects dépasserait de loin le cadre étroit de cet article. Une chose est sûre en tout cas, nous n'avons pas de ces certitudes qui font le lit des évangiles de toutes sortes. Si nous connaissons les grandes lignes de ce que nous voulons, nous refusons de les matérialiser sous la forme d'une route balisée dont il ne conviendrait de s'éloigner sous aucun prétexte. L'histoire des hommes comme celle de l'homme appartient à chacun de nous. Nous nous devons, en prenant notre destin en main, de la construire pierre à pierre. Qui pourrait se sentir oppressé par une telle idéologie de la liberté ? L'histoire de notre mouvement est là pour en témoigner, nous n'avons jamais sacrifié la liberté de l'homme sur l'autel d'un intérêt quelconque qui lui serait soi-disant supérieur. Partout et toujours, nous nous sommes retrouvés du côté de ceux qui luttent contre l'oppression, non pour les diriger, mais simplement pour faire entendre notre voix, clamant à gorge déployée que l'émancipation des travailleurs, anarchistes compris, sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Et qu'on ne vienne pas dire qu'il s'agit là d'un discours idéologique ; la pratique de la révolution au présent et au quotidien sont pour nous autre chose que des mots.

Oui, l'anarchisme est une idéologie, une éthique serait-il plus exacte de dire, mais si nous parlons parfois au futur ce n'est sûrement pas pour masquer notre impuissance à vivre la liberté au présent. L'anarchisme justement, et c'est là son originalité et sa force, ne remet jamais à demain ce qu'il est possible de faire le jour même. Nous sommes de toutes les luttes d'aujourd'hui qui vont dans ce sens, et en toute honnêteté il faut même ajouter que nous ne les avons d'ailleurs pas attendu. Les luttes écologiques, de femmes, de libération sexuelle, les combats autogestionnaires de toutes sortes... c'est cela notre réalité. Elle ne se résume d'ailleurs pas qu'à cela. Nous ne nous contentons pas de la liberté de l'individu, nous voulons également celle des individus, sur le plan de l'économie comme sur celui de la vie politique et sociale. C'est pour cela que notre combat s'inscrit dans le cadre de la lutte des classes.

L'anarchisme au fond, c'est tout simplement l'idéologie de la vie qui bouillonne en chacun de nous, celle qu'on invente tous les jours en luttant contre les diverses aliénations qui nous oppressent. Alors, oui, nous avons un drapeau et s'il recommence à flotter au vent des luttes, qui parmi nous a pu douter que ce soit tout bêtement un simple moyen de ralliement. Nous n'avons ni dieu ni maître, alors pensez, le respect que nous avons d'un chiffon noir ne va guère au-delà de sa stricte utilité!

Jean-Marc RAYNAUD

Jeudi 1^{er} février

Travail, médaille, funérailles ?

ou les leurre de la fausse nécessité...

(suite de la page 3)

Il existe encore une distinction à faire entre le travail - di- sons personnel - et le travail - nommons le social en tant que facteur sine qua non de fonctionnement de la société. Il est également loisible d'entendre beaucoup trop de gens pérorer ainsi : « Moi, mon travail me plaît » ou « je m'épanouis le plus dans ma profession ». Mouais... refoulons les analystes pour simplement demander à ces oiseaux-là s'ils continueraient de voler et de chanter autant - et pour quelqu'un d'autre - s'il leur était proposé exactement le même salaire pour être « libres de leur temps ». On s'apercevrait vite que ceux pour qui « turbiner » et « travailler » ne font qu'un seul rare, et l'on assisterait à la baisse subite des « vocations » et de « sacerdoces », telle la médecine...

Car « ne pas pouvoir rester sans rien faire », la peur de la « retraite », c'est aussi être victime d'une éducation, c'est être laissé piéger. Quant aux rares heureux cités plus haut, encore leur faudrait-il que les goûts et activités vraiment choisies, voire passions personnelles, restent intactes une fois institués en profession...

Il nous faut bien admettre cependant qu'à moins de s'en aller vivre seul sur une île déserte, si l'on veut vivre en société (se nourrir, communiquer, se vêtir, connaître... tant de statiques, mais qui se feront les uns avec les autres), il nous faut et faudra fournir notre part de travail social mais de forme et de finalité radicalement différentes.

Ce sont nos buts : réduire la production aux nécessités réelles de la consommation, supprimant ainsi le profit, rajustant le travail social à ses justes proportions et tuant en lui la monstruosité qui n'est pas fatale ; faire tous en sorte que chacun puisse se réaliser selon un entendement qui ne sera pas faussé par la gangrène du pouvoir et du fric ; des rôles sociaux ayant leur raison d'être et permutable tant que possible ; des besoins ou des superflus librement consentis (et non créés par les armes - telle la publicité - d'une minorité seule aux commandes d'une mécanique actionnée par des individus non-consentants et qui lui remplit les poches).

Pour ce faire, à Autogestion nous rajoutons Abolition du salariat pour ne pas permettre de trahison de ce mot-là aussi. Autonomie n'est pas non plus un mot vide de sens. Plus qu'un mot d'ordre il peut être une pratique et effectivement, dans notre travail collectif, en groupes fédérés entre eux, libres associations, ou seul au turbin, nous le sommes et avons le courage et la crédibilité pour en propager aussi l'idée et dès que possible la concrétiser.

Il n'est pas possible de préciser précisément ce que peut être une organisation sociale future, tant est qu'elle dépendra des circonstances universelles et locales, virtuelles ou actuelles ; mais l'important en la matière est aussi de remettre perpétuellement en question, pour ne pas figer comme le font, entre autres, les partis, la dynamique et la combativité inhérentes à tous les « non-consentants » et ne pas laisser se reproduire les schémas manichéens du dogme.

C'est pourquoi nous menons le combat anarchiste.

Gérard CARAMARO